

vos mouvements. J'assiste à votre vie, je suis près de vous quand vous me croyez loin. Le soir surtout, au déplacement des clartés, je juge ce qui se passe dans votre intérieur ; je vois quand vous quittez le salon, quand vous entrez dans votre chambre à coucher ; je ne perds ni ne néglige rien. Il me semble que tout cela est mon bien, mon domaine, et qu'à vous suivre de cette façon j'use de mon droit.

» Vous le voyez, Clémence, vous n'avez affaire ni à un étourdi, ni à un imprudent ; j'ai tout préparé pour ranger la fortune de notre côté ; avant de vous engager dans une entreprise délicate, j'ai voulu rendre la réussite certaine et assurer mon terrain.

» Maintenant, voici comment je compte m'y prendre ; vous verrez quelle est ma part dans l'exécution et quelle est la vôtre aussi.

» Je vous ai dit que les murs de clôture du jardin sont faciles à franchir ; j'ajoute que, le soir venu, la ruelle est absolument déserte. Les petites gens qui l'habitent se retirent de bonne heure et le couvre-feu ne tarde pas à sonner pour eux. Dès ce moment, pas une âme ne se montre ; c'est une véritable solitude que les patrouilles ne visitent jamais, tant elle est étrangère aux bruits et aux agitations de la ville. On s'y croirait à cent lieues de Paris. Le champ reste donc libre à nos importuns, ni les espions ne sont à craindre ; on a plusieurs heures devant soi pour agir en toute sûreté.

» Mes dispositions sont prises pour franchir le mur du jardin ; quelques minutes me suffiront pour cela. De votre côté, il ne s'agirait plus que de trouver un moyen de quitter votre chambre et de venir me rejoindre. C'est là ce que je ne puis ni régler ni décider ; tout dépend de votre courage et des ressources qui sont en votre pouvoir. Je ne sais si mon cœur me trompe, si je prends mes désirs pour la mesure de vos efforts, mais il me semble que vous pouvez suppléer à ce qu'il y a d'incertain encore dans cette partie de mon projet. N'êtes-vous point assez libre pour qu'au milieu de la nuit, au moment où toute surveillance cesse, où tout le monde repose autour de vous, vous ne puissiez trouver une issue qui vous conduise vers moi ? Point de faux scrupules, Clémence, c'est votre chaîne que vous brisez, et le ciel m'est témoin que les bras que vous recevront sont ceux d'un frère. Tous mes sentiments se révolteraient et je ne vous parlais pas avec tant de calme si je pouvais mettre un prix à votre délivrance et y attacher une

pensée qui blessât votre pudeur. Redevenez indépendante et soyez heureuse, je serai payé de ce que j'ai fait.

» Encore un mot. J'ai remarqué dans la ruelle une porte qui donne accès dans le jardin de l'hôtel. J'ignore si la clé est à l'intérieur, et, à défaut, s'il vous est possible de vous la procurer. Dans ce cas, ce serait pour nous une sortie naturelle et qui faciliterait les choses. Dans le cas contraire, j'ai pris mes mesures de telle sorte qu'il vous sera aisé de quitter l'hôtel par le chemin que j'aurai pris pour y arriver. J'ai tout prévu pour ce qui me regarde ; vous n'avez plus à songer qu'aux points où ma prévoyance s'arrêterait.

» Je n'attends pas de réponse de vous, Clémence ; il n'y en a pas d'autre qu'un oui ou un non. Nous sommes arrivés à l'heure de la crise. Votre réponse sera dans l'acte même. Mardi soir, quand le silence régnera dans la ruelle et que je m'y sentirai bien maître de mes mouvements, je me placerai à l'une des croisées qui me donnent le plus de découvert sur l'hôtel et me permettent surtout de plonger sur votre chambre à coucher. A minuit précis, mon sort sera décidé, et je saurai ce que vous voulez faire. Si je dois persister à pousser l'entreprise jusqu'au bout, allumez votre lampe et placez-la de manière à rendre ses clartés aussi distinctes que possible. Ce sera mon phare ; il me guidera vers le but. Si, au contraire, par un motif ou l'autre, vous n'accédez pas à mes projets, si vous pouvez ou ne voulez pas briser le lien affreux qui vous étroit, laissez votre chambre à coucher dans les ténèbres. Je saurai ce que cela veut dire, et ne conduirai pas les choses plus loin.

» Suis-je réservé à cette dernière épreuve, Clémence ? M'infligerez-vous cette douleur ? Faudra-t-il que, si jeunes, nous vivions ainsi dans un deuil éternel et une éternelle séparation ? Ce serait vous sacrifier de vos propres mains et m'entraîner dans ce sacrifice. Votre sort sera le mien ; disposez-en comme vous l'entendrez ; je m'y résignerai sans me plaindre.

» GASTON. »

Cette dernière lettre ne parvint pas à Clémence, et pourtant, au jour fixé, quand minuit sonna, des clartés soudaines brillèrent dans la chambre à coucher.

XXVII.

Il est facile de concevoir l'émotion de Gaston quand il vit luire le signal attendu. Depuis une semaine, il était en proie à cette fièvre qu'engendre l'incertitude et qui ne lui lassait pas de repos. En vain, essayait-il de la tromper par des excès d'activité ; il lassait le corps, mais son imagination n'avait point de trêve. Il lui semblait toujours toucher au moment décisif ; il avait sous les yeux la scène où il allait jouer un rôle ; il en arrangeait à sa guise les incidents, il en variait les moyens. Tantôt assiégé de doutes, il se demandait si vraiment ses combinaisons étaient à l'abri d'un échec et n'exposaient pas la comtesse au lieu de la sauver ; il apercevait alors des obstacles, des empêchements, et en était presque aux regrets de l'avoir engagée dans cette aventure. Tantôt, ivre d'espoir, il se croyait arrivé au but et goûtait d'avance les joies du triomphe.

Pendant les jours qui lui restaient, il avait mis la dernière main à ses préparatifs ; ne sachant pas où Clémence voulait se réfugier d'abord, il avait, à tout hasard, arrêté un appartement, et, la nuit venue, il avait gardé une voiture à ses ordres et désigné le point de la ruelle où elle devait l'attendre jusqu'à ce qu'il reparût ; puis il s'était placé dans l'endroit le plus favorable pour ne rien perdre des mouvements de l'hôtel. Plusieurs heures s'étaient écoulées ainsi, et chaque minute avait eu pour lui la durée d'un siècle, lorsqu'au coup de minuit la chambre à coucher s'éclaira.

Il lui fallut un bien grand effort pour comprimer les battements de son cœur et combattre l'ivresse qui assiégeait son cerveau. Pourtant il se dompta, il retrouva le sangfroid dont il avait besoin. En un clin d'œil il se trouva dans la ruelle et au pied des clôtures du jardin ; l'élevation en était grande, mais le chaperon qui formait saillie offrait une prise facile à l'appareil dont il s'était pourvu. C'était une échelle de corde, légère, commode, solide en même temps, que des crampons devaient fixer au sommet du mur. Déjà à diverses fois il en avait fait l'essai, et toujours avec un succès complet ; sa main ne fut pas moins ferme ce soir-là, ni son jet moins heureux ; l'échelle trouva son point d'appui, et avec ses jarrets de vingt ans il en eût bientôt franchi les degrés. Les choses ne se passent pas mieux en Andalousie, théâtre ordinaire de ces expéditions.

Cependant ce n'était là qu'une partie des difficultés, et la moindre peut-être. Du côté de la ruelle, le terrain avait été étudié d'avance, et Gaston y procédait à coup sûr : du côté du jardin, il n'avait qu'une idée vague de la disposition des lieux ; il ne connaissait ni la distance qui le séparait du sol, ni les obstacles que les parois du mur pourraient offrir. Il essaya de s'en assurer ; la nuit était si noire, que les objets n'avaient point de forme distincte. Pour ajouter à ses embarras, une brume épaisse s'empara de l'atmosphère, et des gouttes de pluie annoncèrent un orage imminent. Loin de s'en décourager, Gaston y puisa une énergie nouvelle ; sa seule crainte était que Clémence ne reculât devant cette menace des éléments, et il n'en mit que plus de hâte à se rapprocher d'elle et à brusquer le dénoûment.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, il eut attiré vers lui son escalier mobile et fixé les crampons du côté opposé. Ce qu'il avait redouté arriva. Le mur n'était pas nu ; des arbustes en garnissaient le pied et régnaient dans toute la longueur des cloîtres. De là des embarras et des dangers de plus d'une sorte. L'échelle s'était engagée dans un fouillis de branches, et à mesure que Gaston en redescendait les degrés, il entendait les éclats de bois que brisait le poids de son corps. Ce bruit aurait pu le trahir et donner l'alarme à l'intérieur ; la voix de l'orage prit fort à propos le dessus et apporta une diversion utile. Le jeune homme y aida par des précautions infinies, suspendant sa marche à chaque craquement et s'effaçant dans l'ombre autant qu'il le pouvait, il parvint ainsi à toucher le sol ; il était en terre ennemie ; la campagne allait commencer.

Son premier soin fut de garder, pendant quelques minutes, une immobilité complète, et de chercher des points de repère autour de lui. Autant qu'il pouvait en juger, il était dans la partie la plus boisée du jardin : si loin que sa vue s'étendit, il n'apercevait que des troncs d'arbres, et çà et là que quelques échappées, dont quelques-unes allaient jusqu'aux façades de l'hôtel. Un regard qu'il y jeta, suffit pour le dédommager de toutes ses épreuves. La chambre de Clémence était toujours éclairée et cette lumière semblait arriver vers lui, à travers la brume, comme un guide et un signal. D'ailleurs, rien à ses côtés ni aux environs qui pût éveiller ses défiances. La pluie seule interrompait le silence universel ; point de mouvement,

point de clarté dans les combles où logeait la livrée ; ni les maîtres, ni les serviteurs n'avaient rien entendu ; tout dormait en haut et en bas de la maison. Clémence veillait seule ; elle épiait sans doute le moment favorable ; peut-être, à l'abri de ses persiennes, attendait-elle de l'avoir aperçu pour descendre au jardin.

Sur cette impression, Gaston se sentit enhardi à oser davantage et à gagner un endroit plus découvert. Afin de ne pas se livrer, il y mit une prudence extrême et sonda du regard toutes les profondeurs. Apercevait-il dans l'ombre un objet de nature à faire naître un doute dans son esprit, il s'arrêtait à l'instant et ne bougeait pas de place qu'il n'eût vérifié ce qu'était cette forme suspecte. Parfois des appréhensions singulières venaient l'assaillir. Comme tous les hôtels des derniers siècles, celui des Montréal avait sa décoration de statues, et, de loin en loin, on en découvrait quelque monté sur un piédestal. A la première qu'il rencontra, Gaston eut comme un éblouissement ; il la prit pour un homme en sentinelle, et l'illusion alla si loin, qu'il crut remarquer un geste et entendre le bruit des pas. Ce ne fut qu'en s'approchant, qu'il reconnut sa méprise.

L'allée qu'il suivait et dont il étudiait la physionomie, afin de ne pas s'y tromper au retour, était une allée circulaire qui formait comme un chemin de ronde autour de l'enceinte et débouchait, à droite et à gauche, sur une pelouse située devant les constructions. Arrivé à cette limite, Gaston hésita de nouveau : avant de se montrer dans la zone dégarnie de végétation, il jeta devant lui un regard soupçonneux. Depuis qu'il avait mis le pied dans le jardin, sa confiance avait bien diminué. Des clartés brillaient encore dans la chambre à coucher, mais aucun autre indice n'était venu appuyer celui-là. Le roman paraissait suspendu, faute d'héroïne. Point de robe de femme visible à l'horizon, pas même de silhouette derrière les persiennes des croisées. Tout n'était pas perdu cependant, tant de motifs avaient pu amener un retard ! La nuit n'était pas avancée, et peut-être Clémence avait-elle différé à dessein, afin que les gens de l'hôtel dormissent d'un sommeil plus profond. Ainsi pensait Gaston en quête de probabilités favorables, et il s'en autorisait pour persévérer jusqu'au bout.

De l'endroit où il s'était placé, il embrassait toutes les avenues par lesquelles on débouchait dans les jardins, et il était impossible qu'un être

vivant, ami ou ennemi, y descendit sans qu'il l'aperçût. Cette position lui donna une certaine assurance. Au moindre danger il aurait le temps de battre en retraite et de regagner la ruelle au moyen de son appareil. Ou bien si Clémence se montrait enfin, ils ne perdraient pas un temps précieux à se chercher et à se rejoindre. Des deux façons, l'attente était sans risque et sans inconvénient.

Une heure se passa ainsi sans amener de changement sensible : seulement la lumière qui veillait dans la chambre s'éteignit tout à coup, et l'obscurité devint uniforme sur toute la façade de l'hôtel. Opiniâtre dans ses illusions, Gaston en tira un bon pronostic. Clémence était debout, rien de plus évident ; il en avait désormais la preuve. L'acte, d'ailleurs, s'expliquait ; avant de descendre, elle avait supprimé cette clarté qui aurait pu la trahir. Plus de doute, elle allait paraître et terminer son angoisse. Toutes ses facultés, toute son âme étaient tendues de ce côté ; il accusait ses yeux et ses oreilles de ne pas découvrir plus vite ce qu'il désirait aussi ardemment.

Au milieu de cet éréthisme, un bruit le frappa, le premier bruit qui ne fût pas celui de l'orage ; c'était comme une marche lente et mesurée accompagnée de quelques éclats secs, comme si l'on se fût frayé un chemin à travers les broussailles. Gaston tressaillit et s'effaça derrière l'arbre sur lequel il s'appuyait. Il y avait lieu en effet de redoubler de prudence. Le bruit qu'il avait entendu provenait de la zone boisée, c'est-à-dire de la partie des jardins qui touchait aux clôtures et qui, dans ses calculs, devait être complètement déserte. Comment Clémence serait-elle parvenue jusque-là sans qu'il l'eût aperçue ? Impossible, et si ce n'était pas elle, qui pouvait-ce être ? Son esprit s'y perdait et il eût douté du témoignage de ses sens, si le bruit n'avait recommencé à diverses reprises et sur plusieurs points.

Que faire ? L'entreprise semblait mal tourner. Depuis deux heures environ, il prolongeait cette attente infructueuse : rien de ce qu'il espérait n'était arrivé, et il en était à craindre d'invisibles ennemis. Bon gré mal gré, il fallait songer à la retraite ; le temps fuyait, l'aspect de l'hôtel restait le même ; persister, c'était compromettre Clémence sans profit. Et pourtant Gaston ne pouvait se décider à quitter les lieux ; on eût dit qu'une force invincible le tenait attaché à la même place. Des rages sourdes lui dé-

vorait le cœur ; il eût voulu mourir à son poste comme un brave champion. Son œil fixé sur la croisée mystérieuse, lui demandait compte des désappointements qu'il essayait ; sa volonté pénétrait ces murailles, comme si elle eût pu en arracher la captive, ouvrir les portes, vaincre les obstacles, par la seule puissance des affinités.

Enfin il se résigna ; il s'arracha à cette douloureuse contemplation. Grâce au soin qu'il avait pris d'étudier le terrain, sa retraite devait s'accomplir sans difficultés ; toutes ses remarques étaient faites, il marcha avec précaution, mais sans hésiter. Il savait qu'en reprenant l'allée circulaire, il aboutirait au point par lequel il était entré ; le reste allait de soi.

En effet, rien ne trompa d'abord ses calculs ; il retrouva ses jalons, ses points de repère, tout ce qu'il avait ménagé pour se guider. Comme dernier encouragement, tout bruit cessa autour de lui ; plus de mouvement, plus d'alerte, rien qui fût de nature à le troubler. Ce fut ainsi et dans les conditions les plus sûres qu'il parvint au mur qu'il avait franchi ; mais là un terrible mécompte lui était réservé.

L'échelle avait disparu ; un cri de surprise lui échappa.

XXVIII.

D'abord, Gaston ne put y croire et s'imagina qu'il était le jouet d'une erreur. Sans doute il avait dépassé l'endroit où avait eu lieu l'escalade, ou bien il ne l'avait pas encore atteint. C'était la seule explication naturelle du fait. Il courut donc à droite et à gauche, sur toute la longueur des clôtures, cherchant partout avec une anxiété fiévreuse, s'il ne retrouverait pas cet instrument de salut auquel tant de prix était attaché. Cette recherche fut vaine ; nulle part il ne le retrouva, nulle part il ne rencontra cette physionomie des lieux qui était si bien gravée dans sa mémoire.

Il fallut donc en revenir au véritable point de départ, et là bien des circonstances se réunirent pour porter dans son esprit une conviction accablante. Tous les accidents du terrain prouvaient que c'était par ce côté qu'il avait pénétré dans le jardin. Sur le sol, l'empreinte encore fraîche de ses pieds, ça et là des branches brisées qui marquaient son passage, quelques débris détachés du mur, puis des indices particuliers qu'avec ses habitudes de chasseur il

avait eu le soin de remarquer et de rendre apparents. Tout concourait à prouver qu'il ne fallait pas pousser plus loin une recherche inutile. C'était là que devait se trouver l'échelle, et elle n'y était pas.

Quand Gaston se fut convaincu du fait, il ne songea pas à lui, ni au danger qu'il pouvait courir ; il songea à Clémence. Ce qu'il avait imaginé pour la sauver allait achever de la perdre ; son sort en serait aggravé son existence empirerait, ses geôliers en prendraient prétexte pour la tenir dans une captivité plus étroite et combler la mesure des procédés odieux. A cette pensée Gaston se sentit transporté d'un élan soudain. Ce qui dominait en lui, ce n'était pas la crainte, ce n'était pas le désir de se soustraire à des adversaires mystérieux ; c'était la colère, c'était la soif de la vengeance, c'était le désir de les rejoindre et de leur livrer le vrai coupable, le seul de qui ils fussent en droit d'exiger une réparation. Il ne se cacha plus alors, il se montra, parcourut les allées à pas précipités, parla à haute voix, et envoya à droite et à gauche des défis injurieux et des provocations blessantes. Il appelait l'ennemi, il le cherchait. Il eût voulu que de ces massifs, il sortit quelqu'un qui vint lui demander compte de sa présence, et faire porter sur lui les représailles qu'il prévoyait.

C'étaient là des actes insensés comme en suggèrent les délires du cerveau ; ils restèrent sans objet et sans réponse. Les ennemis auxquels s'adressait Gaston ne se montrèrent pas ; il en fut pour ses démonstrations impuissantes. En vain poussa-t-il l'imprudence à ses dernières limites ; en vain chercha-t-il à se trahir, à se dénoncer lui-même, personne ne se prêta à cet étrange désir. On eût dit que, par une sorte de concert, on lui laissait le champ libre afin qu'il pût exhaler tout à l'aise ses emportements et sa mauvaise humeur. Le maître de l'hôtel n'y eût pas promené plus tranquillement ses insomnies ; nul bruit autour de Gaston, si ce n'est celui qu'il causait lui-même.

Cependant tout a une fin, même des accès pareils. Le jeune homme en revint à des impressions et à des desseins plus calmes. L'orage redoublait et y ajoutait de salutaires avertissements. Il comprit que ces allures chevaleresques ne répareraient rien et qu'en y insistant il touchait au ridicule. Son bon sens reprit le dessus et amena des réflexions sérieuses. Evidemment, il n'y avait plus qu'un parti à prendre :

c'était de sortir de cette enceinte, n'importe par quels moyens. On lui avait enlevé ceux dont il disposait, sur lesquels il avait compté; à tout prix il s'agissait d'en trouver d'autres. Il ne fallait pas que le jour le surprit où il était, dans une position aussi fautive; peut-être n'aurait-on que cela en vue, de le rendre la fable de l'hôtel et d'associer Clémence à cette raillerie. Quelle figure pouvait avoir un marquis lorsqu'à la première aube on le découvrirait égaré dans le jardin et demandant comme une grâce qu'on lui rendit la clé des champs.

Le retour fut complet; Gaston ne songea plus qu'à son évocation. Ce n'était pas une opération facile. A la lueur des éclairs, il fit une reconnaissance complète des clôtures. Partout le mur était haut, lisse, uni, de plus, obstrué sur beaucoup de points d'arbustes et de broussailles qui le rendaient presque inabordable. Une porte seule y était ménagée; il essaya de la faire jouer, elle résista à ses efforts; il entreprit de s'en aider pour l'escalade, ce fut vainement; la saillie du mur, au-dessus du chambranle, présentait une insurmontable difficulté. Ses mains y saignèrent sans succès, et il se vit obligé d'y renoncer après deux ou trois tentatives. A la dernière, il retomba désespéré; il lui sembla que toute ressource lui échappait.

Enfin, le hasard le secourut. A l'un des angles du jardin, et là où les clôtures touchaient aux constructions voisines, se trouvait une espèce de réduit rustique, composé de paille et de rondins, qu'il n'avait pas aperçu à cause de sa position isolée et du labyrinthe d'arbustes dont il était environné. Quelques petits sentiers, très étroits, très sinueux y conduisaient, et il n'était pas facile d'y arriver, à moins d'avoir une complète connaissance des lieux. C'était là sans doute un abri discret que les maîtres de l'hôtel avaient réservé à leur usage et qui était aussi favorable à la méditation qu'à de paisibles entretiens.

Dans cet angle et comme à dessein, la grande végétation cessait; les arbustes mêmes étaient clairsemés: en leur place régnait une petite pelouse, et, contre le mur même, un treillis destiné à supporter des plantes grimpantes qui servaient comme de tenture et de décoration.

C'est dans cet espace libre que Gaston fut conduit, et au premier aspect, un soupir profond s'échappa de sa poitrine, le soupir d'un homme qui, dans un naufrage, trouve une épave pour s'y appuyer.

— Enfin! s'écria-t-il.

Avant toutefois de risquer un dernier enjeu, il examina tout avec soin. Les lattes dont se composaient le treillis étaient vieilles et un peu altérées par le temps, mais il était jeune, léger, ingambe, et, pour peu qu'elles lui donnassent d'appui, il pouvait atteindre le chaperon, et de là s'élançer dans la ruelle. D'ailleurs rien ne l'obligeait à user de précipitation; il pouvait choisir les places où il mettrait le pied, et prendre le temps nécessaire pour y procéder sans encombre. Le réduit rustique formait, à quelques pas de distance, une sorte de rempart qui le mettait à l'abri des surprises et masquait ses opérations.

Cet examen, ces calculs furent faits avec la rapidité de l'éclair, et quelques secondes à peine s'écoulèrent entre la pensée et l'exécution. Gaston venait de choisir la partie du treillis qui lui parut être en meilleur état, et il posait le pied sur un des échelons, en même temps que sa main se portait vers les échelons supérieurs, lorsqu'un mouvement singulier retentit à ses oreilles et presque à ses côtés:

— Qu'est-ce que cela? s'écria-t-il par un mouvement involontaire.

N'importe; il était trop avancé pour reculer; qu'y eût-il gagné d'ailleurs? Encore un effort, et il était à l'abri de toute atteinte. Sans se retourner du côté du bruit, il passa outre et saisit le chaperon du mur; c'était le port, il y touchait.

Mais à ce moment, la scène changea tout-à-coup. Le réduit rustique, jusque-là muet et sombre, s'illumina de flambeaux et deux coups de feu retentirent à la fois.

— Ah! mon Dieu! s'écria Gaston, comme foudroyé.

Il retomba dans le jardin et s'affaissa sur lui-même.

— Au voleur! au voleur! s'écria une voix.

Deux personnes sortirent alors du réduit qui leur avait servi d'affût.

— Point de bruit, dit l'une d'elles, dont la voix avait l'accent du maître, et éteignez les flambeaux.

On obéit sur-le-champ, et l'obscurité régna de nouveau.

— Maintenant, qu'on le jette à la porte, ajouta la même voix.

Tous ces incidents se passèrent en un clin-d'œil; mais, si prompts qu'ils fussent, Gaston avait eu le temps de reconnaître son meurtrier.

XXIX.

Il n'est pas difficile de deviner quelle marche avaient suivie ces tristes événements et comment le marquis de Saint-Pons avait trouvé une catastrophe là où il cherchait une conquête.

Dès le début, le comte de Montréal s'était emparé des secrets de ces deux enfants, qui se confiaient l'un à l'autre avec l'abandon et l'imprévoyance de leur âge. Les agents de leur correspondance étaient tous dans la main de Sigismond; ils recevaient ses ordres et n'agissaient que d'après ses instructions. Rien de tout cela qu'il ne sût, qui ne fût concerté et qu'il ne dirigeât à sa guise. Les demandes et les réponses passaient sous ses yeux; il tenait les fils et attendait, pour prendre un parti, d'avoir réuni les éléments d'une vengeance terrible et assurée.

Il avait jugé Gaston, il avait jugé Clémence. Il voyait que le jeune homme apportait, dans sa poursuite une opiniâtreté et une fougue qu'aucun obstacle ne pourrait vaincre, ni aucun retard attiédir. Il irait jusqu'au bout, coûte que coûte, déjouerait sa vigilance, et entraînerait la comtesse dans une de ces fautes pour lesquelles il n'y a point de réparation. Clémence avait donné des gages; la trahison suivait son cours; le reste devait fatalement s'accomplir. La résistance qu'elle opposait encore n'était que le dernier cri d'une pudeur aux abois; tôt ou tard le penchant parlerait plus haut que les principes, et l'éclat aurait lieu.

Voilà ce que découvrait le comte et ce qui le jetait dans des colères, d'autant plus terribles, qu'il n'en laissait rien paraître sur sa physionomie, ni dans son maintien. C'était le feu qui bouillonne dans les entrailles de la terre avant l'heure de l'éruption. Il ne pouvait songer, sans des transports de rage, à cet affront toujours imminent et déjà consenti par les capitulations du cœur. Tout lui était supplice et torture; les froideurs de Clémence, les rêveries vagues auxquelles il la voyait livrée, les gênes de la vie commune, l'évidence de malheurs plus grands et l'impuissance où il était de les empêcher. Où le conduisait cette fermentation intérieure, on l'a vu dans cette affreuse scène qui avait eu pour théâtre les jardins de l'hôtel. Sigismond voulait non-seulement une vengeance à coup sûr, infaillible, décisive, une de ces vengeances dont on ne revient pas. Il l'avait pré-

Le Numéro Vingt. — Vol. 67. No. 3.

parée de longue main, avec un sang-froid farouche, et, quand le moment favorable arriva, il l'assouvit.

Gaston avait pourtant survécu à sa blessure. Jeté hors de l'hôtel, il avait pu, en se traînant le long des murs, regagner la voiture qui l'attendait et se faire ramener chez sa mère. A la vue de son fils évanoui, la marquise, éveillée la première, eut besoin de toute son énergie pour ne pas tomber morte à ses côtés. Claire, accourue à son tour, éclata en sanglots. On accourut en toute hâte chercher des secours, tandis qu'on transportait le blessé dans sa chambre et qu'on l'étendait sur son lit. Le sang qui coulait à flots indiquait une blessure profonde. Le chirurgien arriva et posa le premier appareil. Une balle avait frappé le jeune homme; l'un des deux coups avait seul porté; mais des organes essentiels étaient lésés, et les premiers symptômes n'avaient rien de rassurant. Le reste de la nuit s'écoula dans des angoisses mortelles; toute la maison était sur pied, et le deuil empreint sur les visages témoignait à quel point Gaston était aimé.

Au jour naissant, il se fit une amélioration dans son état. Le pouls se releva; la connaissance revint. Le jeune homme ouvrit des yeux étonnés, regarda autour de lui, et vit sa mère et sa sœur prosternées au pied de son lit et abimées dans une douleur silencieuse.

— Où suis-je? dit-il, comme s'il eût cherché à ressaisir le fil de ses souvenirs.

— Mon fils s'écria la marquise, avec un élan d'espoir et de joie, mon fils!

— Ah c'est vous, ma mère! dit-il d'une voix affaiblie.

— Et moi, me reconnais-tu, Gaston? ajouta la jeune fille.

— Oui, ma bonne sœur, oui.

Il était à bout d'efforts et s'affaissa sur l'oreiller.

— Que t'est-il donc arrivé? reprit la marquise, et d'où vient cet accident?

On eût dit que ces mots le ranimaient; il se releva vivement sur son bras et donnant à son regard une expression suppliante:

— Chut! ma mère, dit-il.

La marquise comprit et n'insista plus.

— C'est bien, mon fils, guéris d'abord; nous en causerons plus tard.

— Guérir, répondit-il, à quoi bon?

Il y avait tant de mélancolie dans son accent que les deux femmes fondirent en larmes.